

THÉÂTRE OCÉAN NORD

Espace de travail et de création

JOURNAL 102

Direction artistique **Isabelle Pousseur**

Adjoint à la direction **Olivier Boudon**

Administration **Patrice Bonnafox** Communication & presse **Julie Fauchet**

Coordination générale **Ysé Marbaix** Médiation culturelle **Carole Rémus**

Régie générale **Nicolas Sanchez** Régie **Léo Monvoisin**

Images, divers **Michel Boermans** Intendance **Mina Milienos**

Entretien **Ilyas Diallo** Billetterie en soirée **Lilia Mellé.**

NOTRE TÂCHE
(OU BIEN TOUT LE RESTE
SERA PURE STATISTIQUE
ET AFFAIRE D'ORDINATEUR)
EST DE TRAVAILLER
À LA DIFFÉRENCE.
HEINER MÜLLER

Réservations

02 216 75 55 billetterie@oceannord.org
63 rue Vandeweyer 1030 Schaerbeek
oceannord.org



« Une envie de faire table rase de tout ce qu'on a accepté par le passé »

LAURENT ANCION

Que celui ou celle qui n'a jamais frêmi à la perspective d'un repas de famille jette la première bûche à l'équipe de C'est la fête. Comment se fait-il que les rendez-vous familiaux obligatoires catalysent si souvent nos peurs et nos rancœurs ? L'autrice Magali Mougel et le metteur en scène Thibaut Wenger apportent ensemble une réponse sensible à cette question, inscrite dans une fable contemporaine. Sous son titre à tout le moins ironique, C'est la fête nous convie à un grand déballage et nous invite à réfléchir à ce que nous pourrions faire pour refuser les héritages délétères, forgés dans les abus et les non-dits. La pièce nous dévoile trois générations qu'un secret traverse et blesse, comme un épieu planté à travers les corps. Il y a le grand-père, sa fille Élie (et ses deux sœurs), son petit-fils Denys, une infirmière devenue sa compagne... et le silence entourant des faits incestueux. La maladie du grand-père inspire une dernière fête, comme un adieu, mais sa fille Élie refuse de se prêter au jeu. Toute ressemblance avec Le Roi Lear n'est pas fortuite. À l'invitation de Thibaut Wenger, la pièce de Shakespeare agit comme un « palimpseste » pour l'écriture de Magali Mougel. Le Roi Lear met l'amour de ses filles à l'épreuve, comme si tout héritage était lié au principe du don et de la dette. Ces questions traversent C'est la fête, en y ajoutant un espoir : « La pièce est une invitation à sortir des interdépendances qui nous minent », nous explique Thibaut Wenger, en pleine préparation de cette création qui mêle les générations d'actrices et d'acteurs.

Laurent Ancion – Magali Mougel, autrice de C'est la fête, raconte que ce projet est né d'une phrase entendue lors d'un atelier mené avec des élèves en formation professionnelle. « Je me sens redevable, j'ai une dette envers mes parents », lui a dit un jeune homme. En quoi cette phrase est-elle devenue le moteur du spectacle ?

Thibaut Wenger – Cette phrase a déclenché chez Magali le désir de mener une enquête documentaire sur le principe de dette dans la vie de tous les jours. En quoi les notions de « don » et de « dette » structurent-elles les rapports entre générations ? Après avoir interrogé les ados, elle a rencontré leurs parents. Puis elle a dialogué avec des sociologues, des professionnels spécialisés dans la transmission de patrimoine (comme des fiscalistes), des leaders syndicaux qui transmettaient leur mandat à des plus jeunes, un prêtre, un imam... Sur le plan théologique par exemple, dans de nombreuses religions, tout est lié à une dette que le croyant n'arrivera jamais à rembourser, comme le « don du Fils » dans la foi chrétienne. Sur le plan économique, la dette est le principe de base de nos sociétés dites de croissance. Magali a donc rassemblé un matériel important, mais elle se demandait ce qu'elle pouvait en faire. Elle ne voulait pas en faire une conférence.

De mon côté, je tournais autour du *Roi Lear*, mais je savais que je ne pourrais pas le monter, faute de moyens. Or, la question centrale de la pièce de Shakespeare est précisément un don qui déclenche une dette impossible à rembourser : Lear décide de partager son royaume en trois parts égales. Pour « mériter » cet héritage, chacune de ses trois filles doit lui déclarer son amour, au fil d'une sorte de concours de piété. Les deux aînées se prêtent au jeu imposé par leur père. Mais la cadette, Cordélie, s'y refuse. Dans un geste de colère, Lear la déshérite, alors qu'elle était sa préférée. La pièce traite notamment d'une confusion : si je fais un don, alors je vais recevoir quelque chose. Mais ce n'est pas la nature du don !

J'ai donc proposé à Magali de travailler à partir du *Roi Lear*... et je lui ai dit que je mettrais la pièce en scène. Nos deux blocages se sont rencontrés !

Qu'à précisément apporté Lear à tout le matériel documentaire qu'avait constitué Magali ?

Ça ramenait de la fiction, des personnages et des rapports entre eux. Le texte de *C'est la fête* est un point de rencontre – et de frottement aussi – entre les enquêtes documentaires et les personnages de Shakespeare. Le propos est nourri par les deux sources ! Magali explique que *Le Roi Lear* est devenu une sorte de palimpseste sur lequel s'écrit la pièce : elle en garde les tensions, mais construit quelque chose de totalement neuf.

C'est la fête nous confronte avec un grand-père en fin de vie, pour qui s'organise une sorte de fête d'adieu. L'une de ses filles, Élie – dont le prénom élidé rappelle celui de Cordélie – refuse de se prêter au jeu. Son fils, Denys, va peu à peu comprendre la violence d'un secret jusque-là bien gardé. Comment se découpe ce récit ?

Le moteur du récit, c'est Denys, qui va découvrir l'histoire par fragments. En partant de cette situation théâtrale, les personnages vont rejouer des scènes du passé. La scène devient un espace de souvenirs, de fragments, d'allers-retours qui peuvent subir des variations. Mais une certitude se dégage : la question de l'inceste. Élie a subi des abus. Cette certitude s'impose à Denys, par la colère qui anime sa mère, par le fait qu'elle ait voulu couper les ponts avec son père. C'est ce chemin de compréhension qu'on suit, à travers un texte riche en temporalités plurielles. On part de l'âge de l'acteur qui joue Denys aujourd'hui – environ 30 ans – et on remonte, par bribes, à ce qui

s'est passé avant sa naissance.

Avec C'est la fête, avez-vous envie de faire bouger nos blocages, de nous ouvrir les yeux sur les héritages parfois délétères qu'on accepte ?

Oui, il y a certainement une colère comme ligne de fond. Une envie de faire table rase de tout ce qu'on a accepté par le passé. Pour Denys, les questions sont simples – en apparence. « Est-ce que je vais aussi hériter de la violence ? Comment vais-je agir pour être un autre homme que mon grand-père ? » Dans l'absurdité des jours, ces questions ne s'impriment pas toujours en nous, alors qu'elles nous forgent. Quand tout à coup le franc tombe, c'est saisissant.

Pour toi, quelle est la force du théâtre comme lieu de soin, comme espace où peut-être penser ou panser nos blessures ?

Par le simple fait de prendre du temps, de s'arrêter pour construire un récit divergent, le théâtre peut nous aider à réfléchir à nos héritages. Le refus d'Élie de participer à ce rituel forge le mouvement secret de la pièce : à partir du moment où l'on sort de ces rapports forcés, il y a quelque chose qui s'ouvre – et qui peut être utile à toutes les générations. Le jeune personnage de Denys éclaire un chemin possible. La pièce est une invitation à sortir des interdépendances qui nous minent.

Ces rapports transgénérationnels sont-ils universels ?

Certainement. Parce qu'ils ne font pas seulement appel à une transmission d'un patrimoine – une maison, un terrain. Ils cristallisent tout ce qui n'arrive pas à se dire, toute la culpabilité, les échecs, les frustrations ou les errances des générations qui nous ont précédé-e-s. Ce qui m'impressionne tout particulièrement dans le texte de Magali, c'est le point auquel le non-dit vient tout contaminer.

Comme metteur en scène, tu nous avais habitué jusqu'ici à un théâtre dit de répertoire – Ibsen, Tchekhov, Marivaux, Koltès, Kleist... Cette



fois, la pièce s'écrit en même temps que tu la mets en scène ! Comment vis-tu ce nouveau lien au texte ?

C'est désarçonnant, je l'avoue ! D'habitude en effet, je choisis un texte préexistant parce que je « l'entends ». J'ai des images qui se forment dans ma tête et je vois comment dialoguer avec les mots qui m'ont précédé. Ici, mon propre point de vue n'est plus le moteur déterminant. Ça me déplace. En outre, Magali opère un virage dans son écriture, déjà amorcé avec sa pièce *Lichen* : la disparition du dialogue. Ça m'oblige à aller à un endroit où je n'aurais jamais osé aller tout seul ! Le propos se tisse dans une zone grise, entre les mots. C'est une écriture du vertige, très fine, qui donne une force incroyable au propos.

ANIMATIONS PRÉPARATOIRES

La pièce traite du pacte de silence au sein d'une famille dysfonctionnelle et de la transmission de la violence et des traumatismes. Le service de médiation du théâtre et l'équipe artistique souhaite faire connaître ce projet auprès de centres de santé mentale et d'associations d'aide aux victimes afin de toucher des personnes particulièrement sensibles à ces questions, qu'elles les rencontrent dans leur pratique professionnelle, leur engagement bénévole ou leur parcours personnel. La participation de patient-es pourra également être envisagée, en concertation avec les équipes qui les accompagnent et dans le respect de leur projet de suivi.

Contact : Carole Rémus 02 242 96 89
contact@oceannord.org



FOCUS MÉLANIE WENGER Exposition *Broken Silence* & Bord de scène

Mélanie Wenger est une photographe documentaire française, cofondatrice du collectif Inland. Exploratrice pour National Geographic, elle réalise des reportages au long cours mêlant photographie, son et vidéo pour de nombreux médias internationaux. Son projet *Broken Silence* est né de la rencontre avec une jeune femme zimbabwéenne enceinte à la suite d'un viol. Touchée par son témoignage de souffrance et de résilience, elle a entrepris une enquête sur les violences sexuelles à travers neuf pays. Le projet s'appuie sur des recherches et des témoignages de survivant-es de différents contextes sociaux et culturels. Il met en avant leur force et leur capacité à se reconstruire au-delà de leur statut de victime. Les portraits, réalisés sur fond noir, recentrent l'attention sur les personnes et leurs histoires. Chaque participant-e présente un objet symbolique lié à son vécu. À travers ce travail, Mélanie Wenger cherche à briser le silence entourant les violences sexuelles et à sensibiliser le public à leur caractère universel. Elle sera l'invitée de notre **BORD DE SCÈNE** du **Me 23/09** à l'issue de la représentation.

15 > 26/09

Ma Ve Je 20:00 sauf Je 17/09 13:30

Me 19:00 Sa 18:00

Me 23/09 : Bord de scène

LA RÉSISTIBLE ASCENSION D'ARTURO UI *Farce politique*

Bertolt Brecht / Olivier Boudon / Elena Perez / Lise Wittamer

« Dépasser le sentiment d'impuissance face au fascisme »

LAURENT ANCION

Ils et elles ont entre 25 et 76 ans. Leur métier n'est pas le théâtre. Et pourtant, c'est avec tout leur cœur et leur engagement qu'ils et elles vont nous plonger dans La résistible ascension d'Arturo Ui, composée par le dramaturge allemand Bertolt Brecht en 1941, alors en exil, au cœur d'une Europe déjà gagnée par les fascismes. La pièce est une véritable « machine à jouer », où se croisent gangsters, politiciens véreux et industriels corrompus, dans un Chicago de carton-pâte où le pouvoir se joue à ciel ouvert. Mais surtout, elle décortique la mécanique de ceux et celles qui mènent le fascisme jusqu'au pouvoir. Cette fable au vitriol, allégorie pas du tout voilée de l'ascension d'Hitler, impose l'urgence de son thème à nos temps troublés.

Difficile de trouver meilleur sujet pour l'Atelier intergénérationnel du Théâtre Océan Nord. Car la réponse, face à ces enjeux, ne peut être que collective – et intergénérationnelle. « En ces temps politiques où les puissants s'emparent du monde pour le mettre à leur botte, monter cette pièce permet de replonger dans une époque qui nous dit qu'on peut résister – et c'est plutôt joyeux ! », s'enthousiasment Elena Perez, Lise Wittamer et Olivier Boudon. Dans les coulisses de l'aventure, le trio de metteur-e-s en scène de la Schieve Compagnie nous raconte la puissance d'un projet porté autant par la farce que par la force.

Quel a été votre sentiment lorsque le Théâtre Océan Nord vous a proposé de prendre en charge son Atelier théâtral intergénérationnel ?

D'abord un léger frisson, face au nombre de personnes inscrites ! Il y avait 120 personnes au départ, 80 pendant plusieurs mois. Aujourd'hui, après deux ans de travail, le groupe compte 25 participant-e-s, ce qui reste une distribution inédite. Au tout début du travail, on se demandait comment on allait connaître tous les noms et rendre tout le monde heureux. Et puis, au fil des mois, les liens et le travail trouvent leur cadre. On a le temps de se rencontrer.

Comment expliquez-vous semblable engouement pour l'Atelier intergénérationnel ?

Cet atelier est devenu une institution ! Il existe depuis vingt ans et a été notamment mené par Isabelle Pousseur, Guillemette Laurent, Catherine Salée, Jean-Baptiste Delcourt, Amel Benaïssa, Mathis Bois, Ilyas Mettoui, David Scarpuzza... Ce travail avec les amateur-ice-s fait pleinement partie de la saison du Théâtre Océan Nord. Des moyens, du temps et des espaces sont consacrés à l'aventure, comme pour toute autre création du théâtre. *La résistible ascension d'Arturo Ui* fait ainsi pleinement partie de la saison, avec six représentations. On ne voit cela nulle part ailleurs. Et c'est gratuit pour les participant-e-s ! Ce travail de proximité fait partie de l'ADN des lieux, depuis l'ouverture en 1996, bien avant que le mot « médiation » ne soit à la mode.

En septembre 2025, après un an d'atelier, vous étiez prêt-e-s à jouer Échos de la fabrique, un texte de François Hien. Mais le Théâtre Océan Nord a dû fermer à ce moment-là et le spectacle n'a pas pu se donner. Comment avez-vous rebondi ? Comment en êtes-vous arrivés au nouveau choix de La résistible ascension d'Arturo Ui ?

Bien sûr, il y a eu une grosse déception de ne pas jouer, même si le groupe a parfaitement compris ce que traversait le théâtre. Avant de choisir la suite, on s'est offert le plaisir de l'exploration. Nous avons

travaillé sur d'autres textes et d'autres univers, au fil de différents modules qui ont chacun duré deux mois : nous avons travaillé sur *GR-RRL*, une pièce féministe très grinçante de Sara Garcia Pereda, sur la pièce *Un air de famille* d'Agnès Jaoui et Jean-Pierre Bacri et sur le cabaret. Pour les participant-e-s, c'était l'occasion de tester des formes plus légères – sans jamais lâcher les sujets de fond.

a envie de se challenger avec elleux ! C'est ça qu'il y a de beau avec la proposition du Théâtre Océan Nord : ce qui compte, ce n'est pas le résultat, mais l'intensité de la traversée. Alors autant tenter une aventure un peu extraordinaire ! Chacun et chacune devra aller chercher en soi le salopard ! Dans la pièce, tous les êtres sont abjects. Comment trouver cette masculinité monstrueuse ?



C'est sans doute le plaisir à travailler le cabaret qui a guidé notre choix de Brecht. Au fil de ce module, tout le monde s'est bien lâché : danse, playbacks, textes politiques et satiriques, maquillage, travestissement... On a aussi travaillé sur le film *Cabaret* qui se passe pendant la montée du fascisme en Allemagne. Au moment de choisir une nouvelle direction pour le spectacle, on a eu envie d'un texte du répertoire. *La tempête* de Shakespeare a été dans l'air, *Grand-peur et misère du IIIe Reich* de Brecht aussi... Mais notre trio a eu un coup de cœur pour *Arturo Ui* : pour son humour (on avait besoin de légèreté dans la forme), pour son miroir évident avec l'actualité, pour sa galerie de personnages pas possibles et pour sa force burlesque – Brecht se moque ouvertement des fascistes et ça fait un bien fou.

Brecht qualifiait sa pièce de « farce historique ». Le grotesque et la caricature y occupent une place centrale. C'est en cela que le passage par le cabaret pouvait aider le groupe à aborder la pièce ?

Oui, parce qu'on est très loin du naturalisme ! Les personnages sont grotesques et hauts en couleur. Cette pièce raconte l'ascension d'Hitler au pouvoir, mais en la transposant à Chicago dans l'univers du banditisme. Arturo Ui, double d'Hitler, est un chef de gang qui va peu à peu museler ses concurrents, acheter ou mettre au pas les hommes politiques, la presse, le monde industriel – avec leur propre complicité. On est dans l'univers d'Al Capone, on peut y aller avec les faux ventres, les déformations... Comme dans le cabaret, les personnages et les interprètes ne sont pas dans « la norme », mais leur dénonciation de ce qui semble la « normalité » – comme ici la montée du fascisme – n'en est que plus cinglante.

La pièce est aussi exigeante : elle est écrite en vers, la langue n'est pas celle de tous les jours. Comment avez-vous abordé ces défis de jeu ?

On est d'abord rentrés dans l'univers du texte, en gardant la légèreté de l'exploration, sans distribuer encore les personnages. Il s'agissait de s'approprier les situations, la langue, les codes... Et puis, à un moment, il faut bien rentrer dans le vif du sujet ! La distribution s'est faite au printemps. On travaille depuis longtemps avec le groupe et on connaît sa grande capacité d'apprentissage. Bien sûr, nous souhaitons garder la dynamique du plaisir, mais ça n'empêche qu'on

Par son titre-même, Brecht établit l'idée de « résistibilité » : l'ascension d'Arturo Ui, donc celle d'Hitler, aurait pu être empêchée. Est-ce que mettre en scène ce texte aujourd'hui, avec des amateur-ice-s, c'est nous encourager à continuer à croire, malgré toutes les apparences, à la possibilité de résister ?

Oui, on l'a choisi pour ça. En ces temps politiques où les puissants s'emparent du monde pour le mettre à leur botte, monter cette pièce permet de replonger dans une époque qui nous dit qu'on peut résister – et c'est plutôt joyeux ! La pièce nous dit même que non seulement « on peut résister » mais surtout qu'il le faut. Elle s'oppose à tout fatalisme. Elle raconte de façon très lisible que cette « ascension » n'est pas l'affaire d'un seul homme : c'est tout un monde d'intérêts variés qui le propulse. C'est ça qu'il faut remettre dans les consciences : aujourd'hui, la question n'est pas de savoir si le fascisme est réellement déjà là, mais bien de savoir qui pactise et soutient sa soi-disant irrésistible ascension.

En montant ce spectacle, notre espoir est double. D'une part, des amateur-ice-s courageux-s empoignent ce texte, alors qu'ils et elles ne sont pas professionnel-le-s : quel effet positif ce courage peut-il avoir sur les familles et sur le public en général ? D'autre part, nous espérons que la force du propos puisse donner de la force et de la joie. On n'est pas tout-e seul-e face cette machine de destruction. Nous avons aussi la puissance du groupe pour y résister.

Texte Bertolt Brecht une création menée par Olivier Boudon, Elena Perez, Lise Wittamer assisté-es par Mizuki Kondo avec Adama Ouedraogo, Charlene Dumoulin, Cécile Maily, Colette Scheenaerts, Ela Erenler, Evangelos Rassos, Laurence Stévenart, Leo De Campani, Lili Mazy, Maëlle Delhaise, Mar Martin, Mireille Vincent, Murat Eker, Patrice Bonnafoux, Pierre Gonay, Sabine De Creeft, Sylvie Laujol, Véronique Lambrechts, Viviane Obaton, Xavier Dutrenit, Yza Maloteau.
Production Théâtre Océan Nord soutien COCOF – Service Culture



ANIMATIONS PRÉPARATOIRES

Contact : Carole Rémus / 02 242 96 89
contact@oceannord.org

22 > 31/10

Je 22/10 20:00	Je 29/10 20:00
Ve 23/10 20:00	Ve 30/10 20:00
Sa 24/10 16:00	Sa 31/10 18:00

TRISTESSE ET JOIE DANS LA VIE DES GIRAFES

Tiago Rodrigues / Sam Darmet À partir de 10 ans / dans le cadre de la Saint-Nicolas du Théâtre Océan Nord

« La fiction nous ancre dans le réel »

LAURENT ANCION



Un récit peut-il nous aider dans le chemin du deuil ? Sam Darmet en est convaincu. Pour sa toute première mise en scène, qu'il destine au jeune public – et donc à tous-tes, de 9 à 109 ans –, il a choisi une pièce ludique, qui devrait toucher au cœur toutes les générations. Contrastée comme son drôle de titre, *Tristesse et joie dans la vie des girafes* aborde la question de la perte avec une inventivité lumineuse. Sous la plume de Tiago Rodrigues (homme de théâtre portugais, actuel directeur du Festival d'Avignon), on rencontre Girafe, une petite fille de 9 ans dont la mère vient de mourir. Son papa, comédien sans boulot qui a un penchant pour le goulot, est aussi perdu qu'elle. La fillette va empoigner son ours en peluche, nommé Judy Garland, pour partir dans une quête digne du Magicien d'Oz, version troisième millénaire. Jugez plutôt : Girafe doit absolument rédiger un exposé pour l'école. Mais elle n'a encore que le titre, *Tristesse et joie dans la vie des girafes*. Si seulement elle avait accès à cette chaîne payante de documentaires ! Mais son père n'a plus les moyens. Elle va donc partir à la recherche des 57.507 euros nécessaires pour pouvoir regarder la chaîne toute sa vie. « Ça veut dire quoi, faire le deuil ? », interroge Sam Darmet. « Est-ce qu'on fait le deuil comme on ferait son sac pour partir en voyage ? La force de la pièce, c'est de toucher aux endroits sombres, à ces moments de perte, à ces moments d'injustice pour lesquels on n'est jamais outillé-es, en nous reconnectant à ce qu'il y a de plus vivant et de plus joyeux. »

Tristesse et joie dans la vie des girafes est une pièce à tiroirs : la fiction s'invite sans cesse dans la fiction. Qu'est-ce qui t'a touché et t'a donné envie de la mettre en scène ?

C'est une machine à jeu ! Quand tu la lis et que tu es comédien – ce qui est mon cas –, tu as envie de jouer tous les rôles. Girafe, surnommée ainsi par sa maman parce qu'elle est « grande pour son âge », a une maturité qui se traduit aussi dans son vocabulaire. Elle a une langue savante où un mot va parfois de travers, ce qui crée un décalage très ludique. Son ours en peluche, nommé Judy Garland, prend vie quand elle est seule avec lui. Et son père est touchant : il a ce défi d'alcoolisme qui l'isole de sa fille, mais il cherche à combler le fossé. Et surtout, la pièce parle vraiment du deuil de la petite fille et de son papa avec la grâce de l'imagination. Comme la plupart d'entre nous, j'ai perdu pas mal de gens dans ma vie. Que faisons-nous de nos deuils ? Et comment les faisons-nous ? Ce qui me touche, c'est que le ton et l'inventivité du texte permettent de se connecter à cette tristesse par le jeu, le rire et l'imaginaire. Ce principe pourrait sembler contre-intuitif mais, pour moi, il est presque salutaire.

Girafe part à la rencontre d'une foule de personnages : un « vieux qui sent la soupe », une panthère, un policier, l'auteur russe Anton Tchekhov et même le Roi des Belges, à qui elle va demander d'édicter une loi l'autorisant à braquer une banque, pour avoir accès à la chaîne de documentaires toute sa vie ! Comment donner corps à tout ce monde en scène ?

Une des raisons pour lesquelles j'ai choisi de monter ce texte reposait sur un manque : je cherchais des récits de représentation positive du père dans la fiction. Ici, il y a un essai, mais le père est perdu, son échec est presque caricatural, il ne sait même pas habiller sa fille. Comme Girafe rencontre différents personnages, j'ai eu l'idée de les faire jouer par le père, comme une tentative de sa part d'accompagner sa fille. Est-ce qu'elle est dupe ou pas ? Est-ce qu'elle accepte parce que ce chemin de rencontre l'aide à grandir ? Ou fait-elle croire à son papa qu'elle est dupe ? Peut-être

veut-elle qu'il soit un peu heureux ? Cette alliance me touche. Au début de la pièce, père et fille se disputent parce que le papa ne peut pas payer la chaîne de documentaires. Girafe va dans la salle de bain et le père vient pour s'excuser. Elle demande une compensation : il va jouer sa mère pour qu'elle puisse discuter avec elle. Le père se dédouble, et finit par s'engueuler avec lui-même parce qu'il ne trouve pas de travail. C'est là que j'ai trouvé l'idée du dédoublement pour les autres personnages aussi.

Tu destines la pièce au jeune public à partir de 10 ans. Parce que c'est aussi l'âge de Girafe ?

Oui ! Et comme elle, je pense que les jeunes spectateurices de 10 ans sont à cet âge frontière entre enfance et préadolescence. *Tristesse et joie dans la vie des girafes* parle aussi de ce passage, c'est l'histoire d'une transformation. C'est un âge charnière : on arrive à la fin du primaire où on est les plus grand-es, avant de redevenir les plus petit-es en entrant en secondaire. J'ai eu l'occasion de travailler longuement avec des enfants de cet âge en atelier-théâtre et je suis surpris de leur maturité. Tiago Rodrigues a créé une petite fille qui leur ressemble, décuplée par le prisme ludique du théâtre. Je suis convaincu qu'ils et elles pourront accrocher à son voyage initiatique. J'adapte aussi le texte dans ce sens : au départ, l'histoire se passe au Portugal, mais j'ai préféré imaginer cette petite fille dans les rues de Bruxelles. La jeunesse y trouvera un petit goût de réel. La pièce évoque aussi clairement les difficultés socio-économiques. Situer la pièce en Belgique permettra aussi d'éventuellement reconnaître plus directement sa propre expérience.

Quelle est pour toi la puissance de la fiction pour la jeunesse ?

Elle est colossale. Pour moi, la fiction permet de vivre des expériences qui ont un effet très concret sur la réalité. Sur le terrain du deuil par exemple, J. K. Rowling avec *Harry Potter* a durablement marqué ma génération de lecteurices (même si ses positions sur la transidentité sont abominables, mais c'est un autre sujet). Quand nous avons « lu » la mort de Dumbledore ou de Sirius Black, le choc était tel que les romans avaient des vertus quasiment pédagogiques : nous avons traversé un vrai deuil. Ce « contrat » qu'on passe avec la fiction est très important, à tout âge : on a tous-tes besoin d'émotions fortes, on a tous-tes besoin d'aimer, de détester, d'être amoureux-ses avec les personnages que nous fréquentons par la fiction. Ces expériences sont essentielles pour nos apprentissages – dans la vie réelle. La fiction n'est pas une fuite, c'est un ancrage dans la réalité. En cela, l'expérience de Girafe, qui traverse aussi la fiction (dans la fiction) illustre bien ce parcours qui va de l'imagination à la vie concrète.

Sur la plateau aussi, ta mise en scène s'appuie sur la puissance de l'imagination ?

Oui – et aussi sur la réalité d'une super équipe ! Quand j'ai lu le

Texte Tiago Rodrigues Traduction Thomas Quillardet
Mise en scène Sam Darmet Avec Justine Dhouailly, Milan Boëhm & Thomas Schneider Création lumière Alice de Cat
Création sonore Romain Pigneul Création Costumes Morgane Kerichard
Scénographie, Illustrations Elie Bogino Dramaturgie Bogdan Kikena
Création Compagnie Girafes Coproduction Compagnie Girafes, Théâtre Océan Nord, Pierre de Lune – Centre scénique jeunes publics de Bruxelles, ECLA – Centre scénique de Wallonie pour l'enfance et la jeunesse. Accueil en résidence Théâtre Océan Nord, [e]utopia, Théâtre des Cinq Diamants (Paris)

texte, alors que j'avais envie de porter un projet plutôt que d'attendre dans l'angoisse du confinement, il y a 5 ans, j'ai tout de suite vu qui le jouerait : Justine Dhouailly (pour le rôle de Girafe), Milan Boëhm (Judy Garland) et Thomas Schneider (le père), des actrices tout-terrain et aussi des ami-es. Autour de cette distribution, l'équipe de création croit en même temps au réel de la scène et à la force de l'imagination. Le son viendra en partie du lecteur MP3 que la maman de Girafe lui avait offert. Le décor sera réaliste puis évoluera : un câble qui relie une lampe peut se transformer en queue de panthère. J'aime que les gestes, comme les objets, puissent avoir des sens différents selon la situation. Exactement comme le font les enfants quand ils jouent.

Sous ses aspects ludiques, Tristesse et joie dans la vie des girafes a le sérieux des sujets qui marquent toute une vie : la naissance, la filiation, le deuil...

Pour une première mise en scène, j'avais envie de créer un lien avec les nouvelles générations qui arrivent. Le théâtre a toujours une responsabilité politique. Quels récits proposons-nous aux enfants ? C'est un enjeu énorme auquel j'avais envie de me confronter, dans la joie et dans la confiance de la force de maturité des enfants.



REPRÉSENTATIONS GRATUITES

pour les enfants du quartier et en présence de Saint-Nicolas

Me 02/12 15:00 : La Saint-Nicolas des Associations

Ve 04/12 16:30 : La Saint-Nicolas du Quartier

Contact : Carole Rémus / contact@oceannord.org

REPRÉSENTATIONS SCOLAIRES

en partenariat avec PIERRE DE LUNE

(Centre scénique jeune public de Bruxelles)

Je 03/12 10:00 + 13:30 Je 10/12 10:00 + 13:30

Contact : pierrede lune.be 02 218 79 35

01 > 12/12

Ma 01/12	19:00	Me 09/12	16:00
Sa 05/12	16:00	Ve 11/12	19:00
Ma 08/12	19:00	Sa 12/12	16:00

